

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 342. Londres, Mardi 14 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 342. Londres, Mardi 14 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Portrait \(Dorothee\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

*Ce document est une réponse à :*

[342. Paris, Dimanche 12 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

---

**Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres**

[346. Paris, Samedi 18 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1840-04-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'espérais un peu une lettre ce matin. Elle n'est pas venue. Il ne faut pas espérer un peu un grand plaisir. Il faut y compter, oui ou non.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),

## Information générales

LangueFrançais

Cote931-932, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

342. Londres, mardi 14 avril 1840

6 heures

J'espérais un peu une lettre ce matin. Elle n'est pas venue. Il ne faut pas espérer un peu un grand plaisir. Il faut y compter ou non. Vous me dites que je suis bien prudent, que je ne vous dis point de nouvelles. Si je suis prudent, je vous le dois à vous, plus qu'à personne. Personne ne m'a si bien fait comprendre l'importance des moindres paroles des plus petites démarches dans les grandes affaires. C'est précisément une partie de leur attrait que rien n'y soit indifférent. Elles ont cela de singulier et d'agréable qu'à la fois elles admettent beaucoup de laisser-aller et veulent beaucoup de discrétion. Si vous étiez là, vous savez bien quel serait le laisser-aller. Mais vous n'y êtes pas. Je suis sûr, très sûr à présent de nos moyens de correspondance. Pourtant, si une lettre se perdait, ici d'ici à Paris, chez vous ! Je ne sache personne en état de comprendre ce qu'est notre intimité d'où elle vient, où elle va personne en état d'y croire, et de se dire que nous avons raison. Il y a des gens d'esprit dans ce monde; j'en connais; j'en suis entouré. Il n'y a pas de supposition si sottise, si vulgaire qui n'entre dans la tête de ces gens d'esprit là, et n'y reste endormie dans quelque coin pour se réveiller et s'étendre au moindre prétexte. Je ne veux pas courir le risque de fournir le prétexte. Je suis vous le savez de ceux qui méprisent infiniment les sottises et qui les bravent volontiers. Mais il y a tel moment, telle situation où il faut se refuser ce plaisir.

Voilà pourquoi je ne vous fais pas assister jour par jour, heure par heure à tout ce que je sais ou fais. Cela me déplaît autant qu'à vous bien certainement. C'est un sujet d'impatience continuelle. Une source vive qui ne peut pas couler selon sa pente et va se heurter sans cesse contre la digue qui la retient. Je suis sûr aussi que cela me nuit souvent. Vos avis, vos avis de toutes les minutes sur les moindres détails, vous constamment à côté de moi, c'est une lumière charmante, qui me fait tout voir et me remplit de sécurité. A tout moment je la cherche ; à tout moment, je souffre, je m'inquiète presque de ne pas la rencontrer. Mais je suis sûr que vous trouvez que j'ai raison. Après tout, il me semble que je vous dis bien des choses et que vous êtes au courant. En gros, je suis content. Je crois que je me conduis bien et que la bonne conduite me réussit me réussira -t-elle aussi complètement et aussi vite qu'il le faudrait? Je n'ose l'affirmer ; mais je n'en désespère pas. L'occident est venu s'ajouter à l'orient ; je m'occupe de Naples comme de Constantinople. J'espère que l'une me servira pour l'autre, et que sur les deux points, mon pays, par mes soins fera prévaloir cette politique sensée et prévoyante qui est le besoin et sera le caractère original et grand de notre temps.

Le rapport du Duc de Broglie me convient. Je voudrais qu'il y ent une discussion dans la Chambre des Pairs et que mes amis y prissent beaucoup de part. On m'écrit

que ce rapport à réussi. Que vous en dit-on ?

Mes invitations à dîner pour le 1er mai sont parties hier. Le chancelier et le speaker. Melbourne, Lansdowne, Clarendon, Normanby, Palmerston, J Russel, Holland, Minto. 15 Diplomates, y compris Neumann, Le Duc de Wellington. Mon ambassade 8 personnes. En tout 34. C'est le maximum possible de ma salle à manger, et j'espère qu'il m'en manquera, deux ou trois. Déjà le speaker, à son grand regret, m'écrit-il, à cause de la séance de la Chambre. Le duc de Wellington a accepté sur le champ, par un billet de sa main, main tremblante. Lord Melbourne aussi viendra ce qu'il ne faisait guère. Qui dois-je mettre en face de moi comme maîtresse de maison ? Lui à côté de moi ? Qui à côté de mon vis-à-vis ?

Mercredi 10 heures

Le 342 vient de bonne heure, bien long, bien tendre. Que de choses j'ai à vous dire sur ce que vous me dites ! Je vais au plus pressé. D'abord votre santé. Comment vous êtes maigrie depuis mon départ ! Charlotte l'a trouvé; vous le trouvez vous-même. Cela me chagrine, et me tourmente beaucoup. Vous n'avez jamais été bonne avec moi pour votre santé, jamais. Vous ne m'avez jamais donné les sécurités, les bien petites sécurités que je vous ai demandées. Vous n'avez jamais voulu voir mon médecin, causer avec lui. C'était bien aise. J'ai cela sur le cœur depuis longtemps. Comme bien d'autres petites choses du même genre. Vous ne savez pas soumettre vos fantaisies à vos affections. Vous ne savez pas penser assez à ce que désirent, je dirai brutalement, à ce que veulent de vous ceux qui vous aiment. Je dis ceux par respect humain.

Serez-vous toujours ainsi ? Me ferez-vous toujours la même peine ? Hélas, je n'ai dans la médecine qu'une bien insuffisante confiance. Pourtant il y a des confiances, au dessus de celle que j'ai dans Verity.

Je ne le connais pas. Mais enfin que vous en coûte-t-il de causer une demi heure avec M. Andral ou M. Chomel ? Je n'entends rien à ces drogues qu'on vous propose. Je ne crois pas les médecins français plus habiles que d'autres pour guérir. Mais je les crois plus habiles pour ne pas nuire, pour ne pas agir à l'aveugle. Répondez-moi sur cela. Et ne me dites pas conseillez-moi, pour ne tenir de mes conseils pas plus de compte que si vous n'étiez pas pour moi ce que vous êtes.

Je ne le sais que trop : il n'y a point d'affection, il n'y a point de tendresse qui rende savant, qui rende puissant pour connaître et guérir le mal. Pourtant on doit quelque chose à la clairvoyance, à l'anxiété d'une vraie et inépuisable tendresse. Répondez-moi sur cela.

Seconde affaire. Pourquoi ne m'avez pas dit tout, simplement, il y a déjà longtemps que vous désiriez une lettre tous les jours ? Vous me l'avez insinué. Vous y êtes revenue par des allusions. Est-ce là notre façon de procéder ?

La Diplomatie ne m'a pas encore envahi à ce point. Il est bien sûr que j'aime mieux vous écrire tous les jours, et avoir une lettre tous les jours. Nous y avons renoncé par ménagement extérieur de peur qu'ici cela ne parût trop étrange. Nos moyens de correspondance sont maintenant variés, établis.

Pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite. Profitons-en ? Pourquoi n'avoir pas compté avec certitude que votre désir était le mien, que votre plaisir serait le mien ? Vous avez peur de rien risquer ! Vous avez horreur de l'idée de m'ennuyer ! Mais il y a de l'ingratitude dans votre doute dans votre crainte ! M'ennuyer ! Risquer quelque chose avec moi ! Vous ne savez donc pas que je vous aime ? Vous ne le savez pas du tout, quelquefois, je me suis flatté de vous l'avoir montré, appris, d'avoir fait entrer dans votre âme cette certitude mille fois supérieure à la certitude mathématique, cette confiance qui défie toutes les épreuves. Et je n'ai pas même

réussi à vous donner la certitude que j'aime mieux une lettre tous les jours, la confiance que vous ne m'ennuyez jamais! Nous sommes donc encore bien nouveaux bien inconnus l'un à l'autre. Combien y a-t-il de temps que nous nous connaissons trois mois six mois. Regardez le n° de cette lettre 342 ; reprenez les premières que nous nous sommes écrites, le 20, 40, 60 comme vous voudrez. Il y a du temps bien du temps déjà entre ces chiffres. Ce temps a-t-il eu quelque empire ? Nous parlons nous plus froidement ? Nous ennuyons-nous plus aisément ? Comparez, comparez. Oui, je commence à vous aimer davantage. Et il y a déjà longtemps que j'ai commencé. Et ce que le temps n'affaiblit pas, il le fortifie ; ce qu'il ne tue pas il le fait grandir pour le léguer à l'éternité. Il y a déjà entre nous, assez de temps pour que la confiance soit grande, assez grande pour que nous n'hésitions pas à croire et à nous dire que nous aimons mieux deux lettres qu'une. Je vous écrirai demain, je vous écrirai après-demain. Le dimanche sera le seul jour où je ne vous écrirai pas parce que je ne le puis pas. Et si vous avez encore quelque doute, quelque crainte, vous m'offenseriez et vous m'affligeriez ; je ne sais lequel plus. J'ai encore à vous parler d'une infinité de choses. Mais il faut que je vous quitte. On m'attend pour déjeuner.

4 heures 3/4

Toute ma matinée a été prise. Je n'ai que le temps de vous dire adieu. Adieu. A demain. Toujours à demain. Adieu

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 342. Londres, Mardi 14 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/300>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 342

Date précise de la lettre Mardi 14 avril 1840

Heure 6 heures

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Cher

J'espérai un peu une lettre  
ce matin. Elle n'est pas venue. Il ne faut pas  
espérer un peu un grand plaisir. Il faut y  
compter, au non.

Pour me dire que je suis bien prudent, que  
je ne vous ai point de nouvelles. Je suis  
prudent, je vous le dis à vous plus qu'à  
personne. Personne ne m'a si bien fait comprendre  
l'importance des moindres paroles, des plus petites  
démarches dans les grandes affaires. C'est princi-  
pale une partie de leur attente que rien ne  
soit indifférent. Elles ont cela de singulier et  
d'agréable qu'à la fin elles admettent beaucoup  
de laissez-aller et veulent beaucoup de liberté.  
Si vous étiez là, vous sauriez bien quel était le  
laissez-aller. Mais vous n'y êtes pas. Je suis  
donc très sûr à présent de nos moyens de  
correspondance. Pourtant, si une lettre se  
produit, ici, d'ici à Paris, chez vous ! Je ne  
sache personne en état de comprendre ce qu'est  
notre intimité, d'où elle vient, où elle va.  
Personne en état d'y croire et de le dire que  
vous avez raison. Il y a des gens d'esprit

dans ce monde ; j'en connais, j'en suis entouré. Il  
 n'y a pas de supposition de cette, de vulgaire,  
 qui n'entre dans la tête de ces gens d'esprit là  
 et n'y reste en dormie dans quelque coin pour  
 se réveiller et s'étendre au moindre prétexte.  
 Je ne veux pas courir le risque de faire un  
 prétexte. Je suis, vous le savez, de ceux qui  
 méprisent infiniment les sottises, et qui les  
 bravent volontiers. Mais il y a tel moment,  
 telle situation où il faut se résigner et plier.  
 Voilà pourquoi je ne vous fais pas assister tous  
 par jour, heure par heure, à tout ce que je  
 fais ou fais. Cela me déplaît autant qu'à vous,  
 bien certainement. C'est un sujet d'impatience  
 continuelle. Une source vive qui ne peut pas  
 couler selon la pente et va se heurter sans  
 cesse contre la digue qui la retient. Je suis  
 sûr aussi que cela me nuit souvent. Vos avis,  
 vos avis de toutes les minutes, sur la moindre  
 détail vous constamment à côté de moi, est  
 une lumière charmante qui me fait tout voir  
 et me remplit de sérénité. À tout moment,  
 je la cherche ; à tout moment, je souffre ;  
 je m'inquiète presque de ne pas la rencontrer.  
 Mais je suis sûr que vous trouvez que j'ai  
 raison.

Après tout, il me semble que je vous dis

bien de choses et  
 je suis content  
 de que la bon  
 telle aussi  
 faudrait ? Je  
 pas. L'occide  
 m'occupe de  
 l'espère que l  
 que, sur le de  
 fera privation  
 qui est la bon  
 grand de na

Le rapp  
 de voudrai  
 chambre et  
 beaucoup de  
 réussi. Sur

Les inviti  
 parties hier. x  
 Landbouwen, le  
 Holland, Min  
 La duc de W  
 in tout dit.  
 Sotte à mon  
 Ruy ou voir.  
 mérit-il, à  
 de duc de W  
 par un billet  
 Melbourne re

antérieur. Il  
le vulgaire  
despotisme  
coûteux pour  
le prétexte.  
fonction de  
ceux qui  
et qui les  
moment,  
ne se plait  
assistés pour  
ce que je  
ant qu'un  
d'impatiens  
ne peut pa  
soler sans  
et. Je lui  
ent. Un an  
le, en outre  
le mai, est  
et tout voir  
moment,  
souffrir.  
la rencontre  
que j'ai  
je vous dis

bien de chose et que vous êtes au courant. En gros,  
je suis content. Je crois que je me conduis bien  
et que la bonne conduite me réussit. Me réjouira  
t-elle aussi complètement et aussi vite qu'il le  
faudrait ? Je n'en suis sûr ; mais je n'en désespère  
pas. L'Occident est venu s'ajouter à l'Orient ; je  
m'occupe de Naples comme de Constantinople.  
J'espère que l'un me servira pour l'autre ; et  
que, sur les deux points, mon pays, par ses loix,  
fera prévaloir cette politique saine et prévoyante  
qui est le besoin et sera le caractère original et  
grand de notre temps.

Le rapport du duc de Braglin me convainc.  
Je voudrais qu'il y eût une discussion dans la  
Chambre des Pairs, et que mes amis y prissent  
beaucoup de part. On m'écrit que le rapport a  
réussi. Que vous en dit-on ?

Une invitation à dîner pour le 1<sup>er</sup> mai doit  
partir hier. Le chancelier et le speaker, Melbourne,  
Ainslie, Harcourt, Drummond, Palmerston, D. Russell,  
Holland, Minto, 15 diplomates, y compris Neumann.  
Le duc de Wellington. Mon ambassade 8 personnes.  
En tout 34. C'est le maximum possible de ma  
cette à manger, et j'espère qu'il m'en manquera  
rien en tout. Répondre au speaker, à son grand regret.  
M'écrivent-ils, à cause de la séance de la Chambre.  
Le duc de Wellington a accepté sur le champ,  
par un billet de sa main, main tremblante, d'ord.  
Melbourne aussi viendra, ce qui ne faisait guère.



Qui doit je mettre en face de moi, comme  
maître de maison ? Qui à côté de moi ? Qui  
à côté de mon vif à vie ?

Mardi 18 heures

Le 392 vient de bonne heure, bien long, bien  
tendre. Ah, de chez j'ai à vous dire. Les  
que vous me dites ! Le vif au plus précis.

Adieu votre santé, comment, vous êtes  
maigre depuis mon départ ? Charlotte l'a  
trouvé, vous le trouvez vous-même, cela me  
chagrine et me tourmente, beaucoup. Vous  
n'avez jamais été bon avec moi sans votre  
santé, jamais. Vous ne m'avez jamais donné  
les secrets, les biens petits secrets, que je  
vous ai demandés. Vous n'avez jamais voulu  
voir mon médecin, comme avec lui. C'était  
bien ainsi ! J'ai cela sur le cœur, depuis  
longtemps. Comme bien d'autres petits choses  
du même genre. Vous ne savez pas connaître  
vos fantaisies à vos affections. Vous ne savez  
pas pour aller à ce qui seigneur, je disai  
brutalement à ce qui veut de son cœur  
qui vous aime. Je dis ceux pas respect humain  
seront, vous toujours ainsi ? Ne savez-vous  
toujours la même peine ? hélas, je n'ai  
donc la médecine qu'une bien insuffisante  
confiance. Pourtant, il y a des confiances  
au dessus de celle que j'ai dans Verity.

392

le matin, à  
espérer un  
longue, à

Vous me  
je ne suis  
prudent, je  
personne !  
l'importance  
Remarche  
ment une  
soit indifférent  
d'agréable  
de laisser  
Si vous êtes  
laissez-aller  
sur, très bien  
correspondant  
précis, si  
sache personnel  
notre intimité  
personne en  
donc avec



J. ne le connais pas, mais enfin que vous en concluez  
de cause une demi heure avec M. Andral ou  
M. Chomel ? Je n'entends rien, à ces Proques, que  
vous proposez. Je ne crois pas les médecins français  
plus habiles, que d'autres, pour guérir, mais j'  
les crois plus habiles, pour ne pas nuire, pour  
ne pas agir à l'aveugle. Répondez-moi sur cela.  
Je ne me suis pas consulté-moi pour ne  
tenir de moi, compte pas plus de compte que  
si vous n'êtes pas pour moi ce que vous êtes.  
Je ne le fais que trop : il n'y a point d'affection,  
il n'y a point de tendresse qui rende l'avant,  
qui rende puissant pour connaître et guérir  
le mal. Pourtant on doit quelques choses à  
la clairvoyance à l'aide d'une vraie et  
inépuisable tendresse. Répondez-moi sur cela.

Seconde affaire. Pourquoi ne m'avez pas  
dit tout simplement, il y a déjà longtemps,  
que vous desiriez une lettre tous les jours ? Vous  
me l'avez insinué. Vous y êtes, comme pas  
des allusions. Est-ce là notre façon de procéder ?  
La diplomatie ne m'a pas encore montré à  
ce point. Il est bien sûr que j'écris mieux  
vous écrivez tous les jours et aviez une lettre  
tous les jours. Nous y avions renoncé par  
ménagement extérieur, de peur qu'ici cela  
ne parût trop étrange. Nos moyens de corres-  
pondance sont maintenant variés, établis.

Pourquoi ne m'avez pas dit tout de suite :  
 profitez-en ? Pourquoi n'avez pas saisi avec  
 certitude que votre sein était le mien, que  
 votre plaisir était le mien ? Vous avez peur  
 de m'en riquer ! Vous avez horreur de l'idée  
 de m'enrayer ! Mais il y a de l'argent-là  
 dans votre sein, dans votre trainte ! M'enrayer  
 jusqu'à quelque chose avec moi ? Vous ne savez  
 donc pas que je vous aime ! Vous ne le  
 savez pas du tout. Quelquefois je me suis  
 flatté de vous l'avoir montré, appris, d'avoir  
 fait entrer dans votre sein cette certitude  
 mille fois supérieure à la certitude mathé-  
 matique, cette confiance qui défie toute la  
 épreuve. Et je n'ai pas même réussi à vous  
 donner la certitude que j'ai en moi une  
 lettre pour la jouer, la confiance que vous  
 ne m'enrayerez jamais ! Nous sommes donc  
 encore bien nouveaux, bien incertains l'un à  
 l'autre. Combien y a-t-il de fois que nous  
 nous sommes tenus l'un l'autre, dix mois ? Regardez  
 le n. de cette lettre, 342 ; rappelez la première  
 que nous nous sommes écrite, le 20, 40, 60,  
 comme vous voudrez. Il y a du temps, bien du  
 temps déjà entre ces chiffres. Et nous n'avons eu  
 quelque empire ? Nous parlons-nous plus  
 froidement ? Nous nous aimons-nous plus  
 tendrement ? Comparer, comparer. Mais je commence à me,

aimer davantage  
 j'ai commencé  
 il le fortifie ;  
 grands pour  
 entre nous, au  
 soit grande ;  
 pas à l'aise  
 mieux deux fois  
 je vous écrivais  
 cela le tout je  
 parce que je ne  
 encore quelque  
 m'efforçais de  
 rigueur ?

J'ai encore  
 chers. Mais il  
 m'attend pour

Sentez ma ma  
 de vous dire  
 demain. Adieu

de suite ?  
compte mes  
mains, que  
avez pour  
de l'Die  
longue suite  
te ! M'mou  
vous ne savez  
vous en le  
je ma bien  
appren, d'avoir  
certitude  
toute malhe  
fic toute, la  
vissi à vous  
mieux une  
que vous  
mieux dont  
mieux l'un à  
que nous  
mais ? Regardez  
les premières  
0, 40, 60,  
tous, bien de  
me a-t-il eu  
me plus  
plus a-t-il eu ?  
vous ne à va,

aimée davantage. Et il y a déjà longtemps que  
j'ai commencé. Et ce que le temps n'affaiblit pas,  
il le fortifie; ce qui ne tue pas, il le fait  
grandir pour le léguer à l'éternité. Il y a déjà  
entre nous, assez de temps pour que la confiance  
soit grande, assez grande pour que nous n'hésitions  
pas à croire et à nous dire que nous aimons  
mieux deux lettres qu'une. Et vous écririez demain,  
je vous écrirai après. Demain. La bien-aimée  
aura le seul jour où je ne vous écrirai pas  
parce que je ne le puis pas. Et si vous avez  
encore quelque doute, quelque crainte, vous  
m'effrayez et vous m'affligez; je ne sais  
ce que je fais.

J'ai encore à vous parler d'une infinité de  
choses. Mais il faut que je vous quitte. On  
m'attend pour déjeuner.

A demain 3/4

Toute ma matinée a été perdue. Je n'ai que le temps  
de vous dire adieu. Adieu. À demain. Toujours à  
demain. Adieu. }